

Claude GAUTHIER

Poèmes engagés
du « Grand héron blessé »
qui s'est envolé,
(reparti vers son Origine et le Futur)

... ..

~*~

Poèmes échangés avec une amie fidèle et ainsi considérés par elle :

ODE

(artiste Québécoise)

qui l'édite sur son site :

Du Poète et de la Poésie de Claude Gauthier

http://zodode.5.50megs.com/PD/cg_poete_poesie.htm

section de :

<http://zodode.5.50megs.com/PD/poesiede.htm>

compris dans :

« Dans L'Univers Imaginaire de Ode » poésie

<http://zodode.5.50megs.com/menuo.htm>

[http://zodode.5.50megs.com \(index\)](http://zodode.5.50megs.com/index)

« Archéologie Imaginaire » arts visuels

http://zodode.5.50megs.com/Archeologie_Imaginaire/archo_imaginr.htm

http://zodode.5.50megs.com/Archeologie_Imaginaire/Menu/menu_archo.htm

~*~

TCHADRI

Je hais ce *tchadri* fou qui voile ton visage
Ô femme amie, amante, épouse, mère aussi,
Toi la fleur dérobée au-delà de son âge :
Quand cessera le sort qui te tient à merci ?

Mais c'en est fait de lui. Au sortir de ta chambre,
Découverte, on verra de la même façon,
Que ta peau soit laiteuse ou bien qu'elle soit d'ambre,
Ton visage affranchi d'une vaine rançon.

Je sais que le soleil prépare des caresses
Pour embrasser ton front, tes tempes et ta main...
Attends, ne languis plus, s'annoncent les ivresses
De te livrer à lui. Rêve ! C'est pour demain.

Quand sous la lune avec ses cortèges d'étoiles
Un vent déjà murmure au fond de tes vergers,
Qu'il t'aidera s'il faut à soulever ces voiles,
Sans exposer ta vie à d'arrogants dangers.

Je t'aime d'un amour et fébrile et sincère
Et ta blessure laisse au plus profond de moi,
L'attente du moment qui fera ta misère,
Antique un souvenir où buvait ton effroi.

*" J'ai tenu quelque instant à me tenir aux grilles
Du palais d'un vizir m'ayant couverte d'or,
Fait baigner, parfumer parmi toutes ses filles,
Goûter le miel, l'eau d'oranger, que sais-je encor "...*

Tel était le récit brûlant de la Sagesse,
Désireuse de vivre avant que d'en parler,
L'amer enfermement de l'âme qu'on oppresse
Sans nom, car sans regard et qu'on vient de voiler.

Elle fut prise ainsi d'un étrange malaise
Irrépressible trouble au point qu'elle en a fui,
Puis m'a dit que : *" savoir n'est que pure fadaise,
Quand subir ce néant est un mortel ennui " !*

De quels féroces, noirs, instincts imaginaires,
Est sorti ce décret qui ramène au tombeau
Et ma mère et ma sœur, mon amante si chères,
A peine qu'elles ont déserté le berceau.

Et puisque tes doux yeux ont tari leur fontaine,
Je regarde plus loin, pour deux, sur l'horizon,
Mais en larmes qu'un jour, toi la Samaritaine,
Vienne te réveiller une aube de raison.

Dès lors, nous irons tous hors les murs de la ville
Nous réjouir des feux de tel autodafé,
Géhenne où brûleront le fouet, la toile vile
Dont ton visage tendre avait été coiffé.

Désormais cette chape, indigne flétrissure,
Enfin tombée aux pieds d'un sort libérateur,
Me fera contempler, ô ! l'exquise gageure,
Ta beauté mon amante et ma mère et ma sœur.

© Claude Gauthier, le 28 octobre 2001

VISION AURORALE

**Le ciel à son aurore en mille symphonies,
Allume les brasiers -
Mystérieuse ardeur d'étranges incendies -
De jugements derniers.**

**C'est l'immense alchimie où l'âme se ressource,
L'appel au firmament
De l'étoile du jour éternelle en sa course,
Fugace en son moment.**

**L'éther ouvre les bras et se prépare un songe -
Cascade de pastels -
Puis invente des feux que l'infini prolonge,
En précieux rappels.**

**Dès lors, c'est le pouvoir de fastueux mélanges,
Les courses dans l'azur,
De ces lueurs qui font le regard des archanges,
Aux portes du futur.**

Aux nuages partout répondent les lumières,
Les ors de leurs torrents,
La céleste marée engendre en leurs rivières,
Des moraines d'argents.

Autour de sangs vainqueurs, d'éclatantes écharpes,
Frissonne la couleur -
L'indocile velours - de cent teintes les harpes,
Aux arcanes du cœur.

L'ineffable palette entraîne en sa mouvance -
Complaisante psyché -
Qui naît, rêve ses flous, se perd chaque nuance
D'un paradis caché.

Quels mots jamais sauront - inutiles scories -
Rendre le sens jaloux
De ce théâtre offert par de muets génies,
Qu'on écoute à genoux.

© Claude Gauthier

Peuple Cri

Peuple Cri j'ose croire aux bords de James Baie
qu'il ne s'agit
que d'une halte
et qu'entre ce pays de nulle part
votre état de dedans -surtout votre âme -

vous allez repartir pour un désir d'ailleurs
dans Waskaganish j'ai entendu des rires
de ceux de vos enfants
à Wemendji pareil aux multiples tignasses
secouant l'ennui de vos enfermements
où rôdent vos promesses
parents fils perdus de passés volés
à vos familles
et leurs jeux fatigués n'annoncent rien de mieux
et j'en pleure ce soir en sachant que ma lampe
ne peut rien réchauffer
de votre vie inscrite au bout du bout de tout
et toi Chisasibi que le monde moderne
a dépouillé des riens qui faisaient les tiens rois
chaque Inuit a nom d'un astre à la dérive
dont le royaume est mort
sans nos mensonges blancs
les Premières Nations n'ont plus de goût à vivre
leurs enfants dépouillés
sevrés d'huiles et de tendresse
que pourront-ils offrir à leur tour au pays
le collier de jadis fait d'insignifiances
fondateur de passés
qui errent et que vous-mêmes avez perdus de vue
comment les retrouver les ranimer enfin
si ce n'est à partir de nouvelles naissances
susceptibles d'entrer à nouveau dans les eaux
de la Baie
de toujours que vos enfants

s'y plongent en sortent
et voient au ciel
inscrits sans complaisance
que leur avenir vrai doit nous tourner le dos

© **Claude Gauthier -voyage au bout de là-bas-
novembre 2001**

Pacifiste ou pacifique : il faut choisir

Souhaiter la Concorde, est-ce un exploit mon ange,
contre la guerre, autant ses indignes forfaits...
le premier prédateur dans le moment qu'il mange,
veut tout pareillement qu'on lui fiche la paix !

Est-ce si novateur de proclamer au monde,
son désir de justice en forme de credos,
allons, tu viens de naître et ta belle faconde,
nous dit que toi si jeune en aurait "plein le dos".

Je vais pourtant souffler à tes tympans, sans rire,
que tu portes en toi d'identiques ferments
et, si jusqu'à ce jour tu n'as rien fait de pire,
c'est que le sort t'ignore en sachant que tu mens.

Eh ! oui, brasseur de mots, éternel don Quichotte,
dérouler des vertus le tapis rouge aidant :
c'est l'instinct prédicat qui ne parle mais rote,
d'autant que ta carpe est d'un rouge sanglant.

Ce que je dis naïf, quand tu chantes ta fresque,
c'est que la guerre est fille avant tout, de quelque art,
à quoi tu dois songer d'opposer "*plus que presque*",
tel autre en contrepoint, le fils d'aucun hasard.

Alors réponds, phraseur, la question se pose:
que sais-tu donc des lois conduisant à la paix,
que ta claire candeur nous récite, qu'elle ose,
réveiller de leurs vœux tellement de distraits.

Et quand j'aurai compté les traits de ta science,
susceptibles déjà de nous mieux rassurer,
dis-moi ce que tu fais - cela dit sans offense-
pour juguler nos maux et nous en libérer ?

Tu vois ! Il y a loin de la coupe à tes lèvres,
gémir, donner leçon est un aisé combat,
au point que l'argument fera "*d'eux tous*" des... chèvres,
la vérité du jour *est celle du soldat* !

Tout n'est pas dit ici, il y manque mon ange,
ma présence, ma main, mon regard, un baiser,
pour que la vérité passe et moins te dérange,
rien ne rend si petit que d'en trop deviser.

La nuit s'achève amie, à nouveau c'est l'aurore,
choisis l'ombre d'ici, où les clartés d'ailleurs,
les mots - ô ! comédie, ô ! chétive pécore-
servant à mieux cacher pas mal de rimailleurs.

Résumons-nous, veux-tu, la paix que l'on désire,
est peut-être après tout affaire de tribuns,
mais la chose étant dite, à peine de délire,
fait les tribuns guerriers et pas forcément Huns !

Nous vivons un moment unique dans l'Histoire,
où se délitent noirs des siècles mensongers,
je veux participer à l'œuvre transitoire...
...j'irai demain t'aimer sous les blancs orangers.

© **Claude Gauthier, 22 janvier 2002**

Le Fléau

Entre les deux plateaux, symbole de justice,
raide exclamation
la flèche s'est ployée aux chalumeaux du vice !
l'interrogation

est devenue un signe, incertain, qui divague,
balance fou puis ment,
intrigue et s'amalgame et sans vergogne drague,
à maintes mœurs se rend.

Ainsi la déraison, chez le justiciable
en égare l'avis,
trafique et bat les jeux coupés à l'amiable,
entre juges, nervis.

Dans le palais surpris, la dérision rampe,
ne sert que le voyou :
lors la Justice outrée en substance décampe
laissant son nom au clou...

© **Claude Gauthier, janvier 2002**

HYMNE A LA JOIE

(près de la stèle de 24 fusillés à Mende-Lozère)

.....la joie a pour symbole une plante brisée – Musset

Quand soudaine en sa fuite une sente s'esquive,
Après avoir quitté du grand chemin, la rive,
M'invite à l'aller suivre au fil de ses transports,
A partager complice et ravi, ses accords...

Vais-je me rendre sourd, aux accents de l'aubade,
Différer le plaisir d'aller en escapade ?
Que la route aille à Rome – et laquelle n'y court –
L'agreste et vif appel m'attire en son séjour,

Tous les charmes aidant de la pleine nature...
Tout parle de bonheur et de bonheur augure.
L'air s'invente un bouquet des parfums de cent fleurs
Et les branches d'argent en mêlent les langueurs,

Mon âme, rare instant, que l'accueil reconforte,
Se livre à quelque ivresse et savoureuse et forte :
Celle de découvrir du destin, les rappels,
Mêlés au charme flou d'insondables pastels.

Car si le ciel m'assiste et veille en la ramure,
M'envoûte un ruisseau, m'enchanté son murmure,
Moussus, des arbres blancs, hôtes sans vanité,
Me parlent au présent d'un temps d'éternité,

Dans ce séjour sans fard comme un pèlerinage.
C'est l'ineffable tour qui consent au partage
De l'Univers entier, au cœur de ce val bleu.
Je frémis de candeur – en tairai-je l'aveu –

Mais c'est au souvenir, de ce matin sans leurre,
D'un mois de Mai qui sut, comptant leur ultime heure,
Donner à des enfants, en passe de mourir,
Ce théâtre de joie où chacun dut finir.

Dans le sous-bois sacré, plein du bonheur de vivre,
Perfide, une agonie et dont le fiel enivre,
Va les faucher ici. Un seul cri : "liberté" !
Des armes ont vomi. Leurs corps ont culbuté.

La terre a bu sans soif, dans l'incertain aurore,
Des fusillés le sang, dont la voix parle encore.. !
Passant ! Retiens ton pas et veuille retenir
D'un martyr passé ce qu'il voulut t'offrir :

Et s'il n'est point heureux que jamais quelqu'un meure,
Que soit permis au moins qu'un autre y songe et pleure...
Leurs tombeaux en s'ouvrant ont payé de leur nuit,
Ta liberté de voir les matins d'aujourd'hui.

© Claude Gauthier

LA MER

Quelle pitié la mer en sa plainte infinie...
Mais son message ému, jamais naïf nous ment,
Tant les flots séducteurs riches en harmonie,
S'appliquent à frapper, hélas impunément !

Combien la grève est belle où l'onde communique...
Pourtant riche en accords, son candide instrument
Cachera-t-il jamais ces pleurs, cris, agonie
De trop d'hommes broyés irrémédiablement ?

Saura-t-elle émouvoir quand sa vague soupire
Vient embrasser la côte et ses récifs et pire,
Éventrer sur leurs pieux, en martyre son sein ?

Regarde et tiens-toi coi ! Ne la suis pas, Poète
Et ne dispute pas pour son âme inquiète...
Elle flaire nos ports dans un mauvais dessein.

© **Claude Gauthier**

LES PHOENIX

**Les coqs républicains ne font jamais défaut !
Ils trouvent des pavois et chacun d'eux s'y juche,
Que ce soit un perchoir, plus souvent une cruche,
Père d'amphigouris dont il est le Hérault !**

Chaque cause qu'il dit, lui devient un assaut !
Il est plus qu'une mouche, à lui seul une ruche,
En son obituaire ouvert comme une huche
Ses avis très souvent effectuent le grand saut !

Ces maîtres à penser qui vous refont le monde,
Ayant coupé du Roy, alimentent leur fronde... !
Je leur propose alors: "dans un hameau d'antan,

Qu'ils y mettent en jeu de façon péremptoire,
Leur chronique manie à refaire l'Histoire... !"
J'irai moi-même après, en mesurer l'empan !

© Claude Gauthier

Les Gens

A cours une manière, étrange,
Sentencieuse assez qui jamais ne dérange,
Facture d'un verdict
L'immuable dixit :
« *Les gens* » ! Autres baudets de la fable notoire,
Ils font assurément les choux gras de l'Histoire,
« *Ces pelés, ces galeux* » dont procèdent nos maux.
Quand le censeur indemne de défauts

S'en démarque et, vaille que vaille,
Visant ceci, pas moins cela,
Manque sa poutre et d'une paille
Prise sur eux, en fait un plat !
Foules, aux mœurs inopportunes,
Mères de nos pleins d'infortunes,
Leurs singuliers travers, on les doit indexer
Pour sentences aidant, assez les surtaxer !
Ainsi s'agitent, bons apôtres,
Ceux-là qui nous renvoient à de constantes « *Gens* ».
Mais décomptant les uns, les autres,
Toujours échappent leurs agents.
Finissons-en de cette énigme
Où triture le paradigme,
Comment en débusquer le type ? A moins,
Que masquant mal où le bât, là, nous blesse,
Par exquise faiblesse,
Nous jouions aux phénix, lors qu'assommants pingouins.

Assez du subterfuge
A jouer contre autrui le maître cabaleur
Le vil art du transfuge :
Puisque les « gens » c'est vous... demandez-leur !

© Claude Gauthier, 24 janvier 2007

A QUAND LA PAIX

Quelle est cette rumeur profonde,

A quand la paix...

Ces hurlements de par le monde,

A quand la paix...

Partout l'on rompt, gémit et souffre,

A quand la paix...

Dans les odeurs de feux, de soufre,

A quand la paix...

Depuis jamais les paysages,

A quand la paix...

Ont toujours fait plus que leurs âges,

A quand la paix...

Ils ont pris goût aux maléfices,

A quand la paix...

Ils en célèbrent les offices,

A quand la paix...

Le moindre calme ? Ils sont en manque,

A quand la paix...

L'humanité repart et banque,

A quand la paix ...

Foin de tyrans, rois, d'oligarques ?

A quand la paix...

Qu'engendrent à souhait les Parques,

A quand la paix...

*

*Mais le vrai germe de la chose,
A quand la paix...
Est une universelle cause,
A quand la paix...*

*Petits ou grands, noirs ou bien jaunes,
A quand la paix...
Pas moins les blancs, toutes leurs faunes,
A quand la paix...*

*Sont à la fois bourreaux, victimes,
A quand la paix...
Experts de riens, pas moins en crimes,
A quand la paix...*

*Pas un pour racheter ses frères,
A quand la paix...
Même le gnome a ses colères,
A quand la paix...*

*De plus en plus c'est la démence,
A quand la paix...
Et chacun va de son offense,
A quand la paix...*

*J'ai souvenir lorsqu'en primaire,
A quand la paix...
On se cognait, façon sommaire,
A quand la paix...*

Lors surgissait quelque maîtresse,

A quand la paix...

Vilipendant à notre adresse,

A quand la paix...

Notre noire et naissante haine,

A quand la paix...

Déjà la coupe en était pleine,

A quand la paix...

*

Chacun de hurler à tue-tête,

A quand la paix ?

« Madam' c'est elle qui m'embête... »

A quand la paix...

Pas moins « c'est lui ! » Ils sont en selle,

A quand la paix...

Et le garçon, la demoiselle,

A quand la paix...

Pour engendrer d'autres pagaïes,

A quand la paix...

Et bien plus tard d'autres batailles,

A quand la paix...

Toi qui me lis rentre en toi-même,

A quand la paix...

Et si tu veux le bien suprême :

A quand ta paix ?

©Claude Gauthier, juin 2007

PROCES A MON COQ

Il se dit qu'une race asphyxiée en ville,
A compris non sans mal cette idée entre mille,
Qu'un bercail bienfaisant peut exister ailleurs,
Sûr asile longtemps moqué par les railleurs.
Nul n'y a, j'en conviens, jamais pêché la lune
Ne sut rien de Babel, si peu de Pampelune,
Mais dont les sains climats reniflent la santé,
Exit depuis longtemps des flancs de la Cité.
Après avoir cru trop, aux chants de ses sirènes,
Qu'une science aseptique au jeu de ses alènes
A cousu dans les tours de froids appartements,
L'homo sapiens tissa de sombres firmaments,
Ayant mis bout à bout kyrielles d'astuces
Mais, dans le même temps qu'il s'épargnait les puces,
Il empoisonnait l'air et goudronnait le sol,
Chacun de ses exploits générant un bémol.
Puis à force de temps, sevré de la nature,
Il ressentit de maux l'inexorable allure,
Au point que son instinct pour aller un peu mieux,
L'entraîna derechef vers de champêtres cieux.
Hélas, en transportant sa carcasse au village,
Pour se refaire un cœur, à peu près, un plumage,
Le quidam toujours plein de son programme urbain,
Vécut mal le transfert d'aller changer de bain.

Au point qu'il récusait, curieuse phobie,
Les évidents bonheurs des règles de la vie,
Tous ces mille et un rien qui tissent champs et prés,
Rameutant par réflexe, en somme, les progrès
D'un environnement dont on sait ce qu'il coûte !
Tout lui devient rival et le mit en déroute,
Les bruits et les odeurs de toute antiquité,
Leur préférant les mœurs de sa modernité...
C'est dire ses émois quand devançant l'aurore,
Selon son habitude et toujours et encore,
Fidèle à ses aïeux, juché sur un fatras,
Le coq de son voisin le sortit de ses draps.
Fini le vide abstrait d'une chambre insipide,
Le silence apeuré de son lever livide,
L'homme urbain n'aura plus de ses levers pâteux
Qui n'en finissent plus, qu'on soit jeune ou gâteaux !
A tout instant ici, chaque chose se nomme,
Que ce soit en hiver, été, printemps, automne,
Le gallinacé n'a, visiblement qu'un but :
Brandir aube naissante un éclatant contre-ut !
Casqué comme un soldat cramponné sur sa terre,
Aussi haut qu'il le pousse, il rameute naguère,
C'est la glèbe qui corne et veut pour son réveil,
Que l'assiste et le coiffe un éternel soleil.
Au diable citadin ! Perclus comme aphasique,
Un nystagmus pour seule aventure athlétique,
Il ne saurait falloir que la moindre saison,
S'invalides et se plie à son diapason !
Oh ! vous, qui trop longtemps méprisâtes l'espace,

Vous recroquevillant dans votre urbaine nasse,
N'allez pas disputer avec le Coq gaulois,
Superbissime héros qu'inventèrent nos lois !
Si la Cité vous prit jusques à vous défaire,
Vous aurez pour guérir, à réapprendre à braire
Et souffrir sur vos seuils de mon âne l'encan,
Pour mieux accompagner de Chanteclerc le chant.

© Claude Gauthier, 15 juillet 2007

JE CONNAIS UN VIEUX COQ

Je connais un vieux coq clopinant sur ses serres,
De-ci de-là traînant, en quête de son grain,
Sont couchés les soleils qui couronnaient ses guerres,
L'air ne vibrera plus de ses clameurs d'airain.

Nul soir ne le voit plus, sur la plus haute branche
Préméditant de nuit, dans l'attente du jour,
Une expédition virile et nette et franche :
Dilater à loisir ses intérêts en Cour.

Il tient plutôt le sol parmi poulets, gallines,
Les uns encor niais, les secondes couvant,
Tandis que des pigeons revenus de collines,
Le narguent ingénus, chacun à tout venant.

Amer il cherche l'ombre, y range ses oracles,
Ce qu'ils avaient de gloire et d'ardeurs et de fers,
S'il lisse sa rémige il en fait un spectacle,
Façon d'exorciser sa descente aux enfers.

Viendra bien un moment au cœur de la journée,
Où tiédeurs aidant lui reviendront ses chairs,
Au point qu'il tentera car de race bien née,
L'exercice royal de brasser haut les airs.

Ce sera juste assez pour atteindre la cruche
Ebréchée où se niche un regain d'escargots,
Cherchera qu'il n'est plus susceptible d'atteindre,
Son célèbre contre-ut perché sur ses ergots.

Passeront de la sorte et les heures saumâtres,
Les manèges du jour que berce son ennui,
A d'autres de jouer, crédules, les bellâtres,
S'imaginant l'avoir de leur fait éconduit.

Il a bien quelques fois avec force marmailles,
Fils des fils de ses fils, un semblant de caquets,
Mais ça ne va pas loin, non plus chez les volailles :
Un vermisseau surgit et dévient leurs acquêts.

Ainsi dans le cortège inexorable ou glousse,
Pépie, éclate et chante un peuple en mal de quoi ?
Chacun s'affaire et pense à *va comme l'on pousse*,
Circonvenir un sort qui le laissera coi.

Aussi l'aimè-je bien ce morceau d'infortunes
Vainqueur, sans écarter de finir aux rancarts,
Me plaît de consoler qui vécut pour des prunes :
Génie irrésolu qui coiffe tous les arts.

© Claude Gauthier, 22 juillet 2007

Liberté ! Où es-tu ?

*De tous les horizons, sur terre,
Majestés disent un magistère,
Autans d'ailleurs, forts en décrets,
Vont-ils enfin de leurs secrets,
En briser l'ampoule indocile ?
Vœux éternels sans codicille,
Nous drapant les points cardinaux,
Sous l'œil glacé d'aigles royaux,
Fratras de règles et d'ukases,
En leurs imperturbables phrases,*

C'est pour bientôt, demain, c'est sûr,
La liberté sur fond d'azur...
Jusques à quand la race humaine
Orpheline de cette aubaine,
Installera tel piédestal
Taillé dans le plus pur cristal,
Pour un fantôme de comptine
Dont la conclusion patine...
La liberté, mais de quel droit ?
Bel esprit à ce point étroit,
Bardé dans son trop d'exigence,
Rejetant la moindre allégeance,
Tient à ce que tout lui soit dû :
Corde certaine pour pendu.
Cesse donc d'agiter ta cendre,
Avec tes peurs d'y redescendre,
Puisque ton père est le néant,
L'imite et sois moins fainéant !
La liberté ? Ca se mérite,
Revendiquer, le pâle rite,
Tant que tu ne comprendras pas,
Le peu de prix de tes abats !
Avant de vouloir qu'elle tombe,
Dans ton berceau, c'est à la tombe
Faisant mine de t'embrasser,
Qu'elle vient de débarrasser,

Le sol de tes impertinences,
Couche après couche tes offenses,
Alors qu'être libre s'apprend,
Qui ne le croit lors, se méprend.
Qu'il aille visiter l'Histoire,
Du haut de son sot promontoire,
Et se refasse le bilan,
De tous ceux qui d'un seul élan,
Prétendaient le monde refaire,
Rien n'a changé de cette affaire !
Il s'imagine l'aigrefin,
Qu'il y a droit chaque matin,
Quand la liberté qu'il évoque
Traîne avec elle une équivoque :
Plutôt salaire et moins octroi,
Surtout devoirs, bien avant droit.
Si donc tu en attends l'aurore,
Sois moins la chétive pécure,
Laquelle aux jours des nécromants,
N'ont jamais été ses amants.
Trêve de rêves, de foutaises,
De tes antichambres niaises,
Pour être libre il faut, petit,
Lâcher son os... lâche on t'a dit... !

© Claude Gauthier, 5 août 2007

LIBERTÉ

à Ode

*... j'ai vu la Liberté
ombre superbe, en aparté...
ce matin-là, je n'avais d'autre envie,
à l'aurore levant, que de humer la vie
sans après sans avant,
une voix dans mon cœur me dit : « avance
fais de ce jour un devoir de vacance,
doute de toi, retourne à l'essentiel... »
et je la vis, ombre insolente
à ce point excellente
qu'elle en remplit mon ciel
me dépouillant alors d'un dernier oripeau,
pour la saisir et partant à ses trouses,
je l'ai revue errante en brousses...
sa main qu'elle tendit... était noire de peau !*

© Claude Gauthier, 12 octobre 2007

Aigles

Quels sont ces heurts, ces cris

Déborants, par le monde,

Ces fantasmes, ces bris,

A l'humeur inféconde ?

Les aubes ont frémi,

Aux vains fracas des Aigles,

Et chacune parmi

Les derniers champs de seigles,

Annonce nos déserts,

De sangs jamais exsangues,

Ni de slogans déserts...

Eh ! Planète : « tu tangues » ?

© Claude Gauthier

DON DE RIEN

Il y a quelque part un enfant seul au monde,
Dont le regard perdu te demande d'oser,
Toi, ce signe d'ailleurs qui court et vagabonde
Veut-il que son chemin puisse le sien croiser

Ami, ne tient qu'à toi de superbe alchimie,
D'animer dans ses yeux qui te sont inconnus,
L'assurance qu'il peut en tout début de vie,
Croire en des jours meilleurs, plus décents et moins nus.

Qu'importe dans l'instant le futur grand Partage,
C'est ici, maintenant, qu'un rien va le guérir,
Façon de récuser qu'à la fleur de cet âge,
Quelque fatalité le contraigne à mourir.

Cette fatalité, la réduit ton aumône,
Ouvre la cage et vois, l'oiseau prend son envol,
Un autre toi, conforme, et pas du tout un clone,
Dont l'immédiat besoin a la forme d'un bol.

Il est en ton pouvoir, une grande puissance,
Ton superflu devient pour lui l'essentiel,
Dans un fond de tiroir ? Son droit de renaissance
Attend, que tu l'envoies où s'étirole son ciel.

Si par tel abandon de ce qui ne nous prive,
Nous aiguïsons nos sens et nous tendons la main,
Il devient que le cœur qui voit sur l'autre rive,
S'y découvre étonné : il y voit son prochain...

© Claude Gauthier

Ne dites surtout pas

Ne dites surtout pas à l'enfant que je fus,
Combien j'ai trop laissé de nos projets en rade ;
Prince autrefois peut-être, aujourd'hui c'est sans grade
Que j'ai tourné le dos à nos bruyants refus.

Nous en avons souvent entrepris des raffuts,
Sorte de jeux voyous d'antique mascarade,
Sains monômes abrupts, vrais prétexte à parade :
Nous inventions demain. Dès lors, sur des affûts

Je traînasse nos vœux de transformer le monde,
Mon oeil traître, bourgeois, le trouvant moins immonde !
Faites-lui croire ainsi que je m'implique encor,

Dans cette bulle bleue où je refais sans trêve
Les chemins du Pérou, des Pôles et d'Angkor.
Vassal impénitent de notre estimé rêve !

© Claude Gauthier